Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 39 (1910)

Heft: 2

Artikel: Débuts pédagogiques [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041208

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

va à l'inhibition. Dire ici comment se produit cet arrêt serait difficile car les psychologues le cherchent encore. Contentons-nous d'en constater les conséquences : la fatigue, le surmenage, le dégoût. Il faudra les prévenir en usant de toutes les ressources propres à faire surgir l'attention spontanée qui doit marcher de pair avec l'attention volontaire. Plus l'enfant est pris par l'intérêt, plus l'impression est durable ; l'effort épargné sera utilisé pour approfondir les connaissances. Au point de vue du succès l'attention spontanée est un des facteurs les plus importants. Tandis que l'attention spontanée produit le maximum d'effets avec le minimum d'efforts, l'attention volontaire avec un effort supérieur produit des effets moindres.

(A suivre.) M. B.

DÉBUTS PÉDAGOGIQUES

II. A BEL-AIR

(Suite.)

5. Le chant à l'école et à l'église.

Ce que j'avais commencé avec quelques succès à Marsillens, je le continuai, en le perfectionnant, à Bel-Air : la culture spéciale du chant.

Située au centre du village, l'école devenait de même un foyer de vie et d'allégresse. Jadis, on y entendait plutôt des gémissements que les fraîches voix enfantines ; cette lugubre bastille villageoise, d'où les joyeux ébats de l'enfance étaient bannis sous les peines les plus sévères, devenait peu à peu, comme au temps de Bourry, un séjour attrayant et réconfortant, où régnaient l'animation, l'intérêt et l'ardeur à l'étude. Lorsqu'à l'école retentissaient nos gaies mélodies, les paysans, ces gens à l'écorce rude, à l'âme d'ordinaire peu accoutumée aux douces impressions, s'arrêtaient sur le chemin ou devant nos fenêtres pour écouter des accents qu'ils n'avaient jamais entendus jusque-là. Puissant moyen d'éducation, le chant, comme expression des sentiments de

l'âme, commençait à adoucir les mœurs trop souvent grossières du campagnard broyard. Mais l'influence bienfaisante du chant devait tout spécialement se produire à l'église.

Plein de ces idées et persuadé du succès de leur réalisation, je formai un chœur mixte, c'est-à-dire de jeunes gens des deux sexes et d'enfants de mon école. A partir de Noël, on exerça des chants à deux et à trois voix, qui réussirent au-delà de tout espoir, si bien qu'à Pâques nous étions à même d'exécuter, à l'Office, plusieurs cantiques à trois voix, avec un brio inconnu jusqu'alors, à la joie de la pieuse assistance et du prêtre, qui était tout entier sous l'émotion de ces mélodieuses louanges du Très-Haut.

Naturellement, si l'on traite le chant à l'école comme un acquit de conscience, sans chaleur ni intérêt, en se bornant à faire chanter sur un ton plus ou moins criard *Les bords de la libre Sarine* ou le *Roulez tambours!* ce chant-là n'aura qu'un minimal effet au point de vue esthétique et moral. Dans la culture du chant, si simple qu'il soit à l'école primaire de la campagne, l'instituteur devra mettre la chaleur de l'enthousiasme de telle sorte que les exécutants apportent autant d'ardeur et d'intérêt à leurs productions musicales, que le public éprouve de charme à les entendre : ce doit être un entraînement général.

Il n'y a pas d'art auquel l'homme des champs soit plus sensible que celui de la musique. Qu'il vienne subitement à percevoir les sons lointains d'une *musique*, ne serait-ce que ceux d'un orgue de Barbarie, aussitôt il prête l'oreille; les accords mélodieux produisent sur lui un effet magique et s'emparent tout entier de son âme; alors rien ne peut plus le retenir : enfants et adolescents, adultes et vieillards, tous accourent pour entendre de plus près ce qui les charme, et pour emboîter le pas, si c'est une marche militaire. Eh bien! que l'éducation populaire sache profiter de cette heureuse disposition innée à l'homme, pour le détacher un instant de la glèbe et élever son âme vers des régions supérieures. Voilà le but du chant à la campagne. Et si, dans un village, on *chante* à l'école et dans les familles, s'il existe une société de chant ou de musique instrumentale, c'est une preuve que le goût esthétique a pénétré dans cette localité et que celle-ci occupe un degré supérieur sur l'échelle de la civilisation et de la culture morale. Là,

se dit-on, les hommes doivent être meilleurs. C'est ce qui a fait dire au poète allemand Rückert :

« Da wo man singt, lass dich nieder [1] !
« Böse Menschen haben keine Lieder »

6. Leçon de géographie locale.

Dans mon enseignement, aussi bien à Bel-Air qu'à Marsillens, je cherchais autant que possible à unir l'agréable à l'utile, chose, sous maints rapports, bien plus facile à la campagne qu'à la ville. Cela est surtout vrai pour tout ce qui a trait à l'histoire naturelle, aux phénomènes physiques, à l'agriculture et, particulièrement, à la géographie locale. Aussi, l'instituteur de la campagne devrait-il, dans le plus grand intérêt de son enseignement et de la jeunesse, largement profiter de ces avantages que la nature lui offre si prodigalement et plus gratuitement encore. Il n'y a pas de connaissances qui restent, pour la vie, plus profondément gravées dans l'âme humaine que celles qu'elle a acquises par voie intuitive et prises sur le vif.

Quel débordement de joie, lorsque, par un beau jour de printemps ou d'automne, l'instituteur annonce à sa classe une promenade à la campagne! Quel stimulant pour l'école entière et quel puissant moyen pour maintenir notre classe à un certain niveau moral et mental!

Or, à l'arrivée du seul printemps que je vécus comme instituteur à Bel-Air, j'entrepris à différentes reprises des promenades champêtres avec toute ma nombreuse famille. Notre but de prédilection était *le Mont*, petite colline classique, surmontée d'une croix jubilaire, et dominant tout le village gracieusement assis à ses pieds. De là-haut, on jouit d'une immense et splendide vue sur les Alpes : du Mont-Blanc aux géants des Alpes bernoises; puis, vers le nord, sur la sombre et uniforme chaîne du Jura; vers l'ouest, sur la Mollière et sa tour mille fois séculaire; et vers l'est, sur la colline du Vully et la nappe argentée du lac de Morat; enfin, presque à nos pieds, la belle et fertile plaine de la Broye. Quel point de vue plus grandiose et mieux approprié

[1] Repose-toi là où l'on chante,
Les méchants n'ont pas de chants!

pour une leçon de géographie locale, quel tableau plus riche et plus ravissant à présenter à l'admiration de toute une famille scolaire.

Sur le point culminant du Mont, au pied et sous l'égide de la Croix, je réunissais mes enfants autour de moi. Les *petits*, je leur faisais découvrir par eux-mêmes les quatre points cardinaux, nous réglant en ceci sur la marche du soleil; puis les vents, leur direction et leurs noms; et pour graver ces notions dans leur mémoire, je leur faisais indiquer de la main ce que nous venions d'apprendre à connaître. — Les enfants des cours moyens faisaient d'abord un bref résumé de la leçon des petits; ensuite, ils observaient et déterminaient la situation du village et des principaux points du territoire de Bel-Air, de Payerne, d'Estavayer, du lac de Neuchâtel, de Morat et d'Avenches; puis on descendait dans la plaine de la Broye, on traversait les grandes prairies et les deux Glânes, on étudiait les riches cultures de la plaine de Payerne, pour arriver, rapides comme la pensée, à la cité de la reine Berthe; enfin, je dirigeais les regards de mes enfants vers l'ouest, où ils découvraient l'antique tour de la Mollière et les célèbres carrières de cette contrée. — Enfin, m'adressant aux *grands*, je résumais avec eux tout ce qu'avaient découvert leurs petits prédécesseurs des cours inférieur et moyen. Là-dessus, élargissant le cercle des notions géographiques, on envisageait la longue colline qui sépare la Broye de la Glâne et de la Sarine, on la reconnaissait comme le premier gradin des Alpes fribourgeoises; puis, à une altitude bien plus considérable, se dessinait le Gibloux, cette fière avant-garde de nos Alpes fribourgeoises. Enfin, défilait majestueusement devant nos regards toute l'imposante chaîne des Alpes et leurs cimes altières et neigeuses. Il va sans dire qu'on s'arrêtait de préférence aux Alpes fribourgeoises; on faisait l'ascension du Moléson, de Brenleyre et Foliéran; on cueillait le rhododendron et la gentiane; on suivait les beaux troupeaux de vaches et, enfin, on entrait dans un agreste chalet se désaltérer avec une tasse de délicieux lait crémeux. Ces entretiens présentaient en tous points la forme de cercles concentriques. Le lendemain, le riche butin qu'on avait rapporté pêle-mêle à l'école, faisait l'objet d'une leçon commune bien coordonnée; et, comme dernier travail,

servant à fixer définitivement dans l'âme toutes ces perceptions du monde réel, la leçon orale était résumée par écrit, chaque âge selon sa capacité!

L'on devinera aussi que le moment historique, s'imposant pour ainsi dire forcément avec les notions géographiques, n'était pas négligé non plus; ainsi, à la ville de Payerne, on rattachait les touchants et romantiques souvenirs de la reine Berthe; à Avenches, celui de l'antique capitale de l'Helvétie et la domination romaine; Morat, avec sa mémorable bataille de 1476, couronnait la leçon historique et faisait vibrer la corde patriotique de mes vigoureux garçons.

7. Les notions agricoles.

Sur mon programme d'enseignement, à mon arrivée à Bel-Air, j'avais inscrit les *notions agricoles*. Cette branche nouvelle excita chez les élèves un intérêt inespéré, parce que, sans doute, ces notions rentraient dans le cercle familier de leurs idées, qu'elles étaient prises du monde qui les entourait, et qu'elles leur étaient présentées par voie essentiellement intuitive. Je me rappelle encore, par exemple, que je traitais (dans le cours supérieur) des différentes espèces de terrain, entre autres de celles du territoire de la commune. Mes élèves alors, profitant de leurs promenades ou de leurs travaux champêtres, examinaient attentivement la nature des terrains sur lesquels ils se trouvaient et m'en rapportaient souvent dans des cornets des échantillons qui finirent par m'incommoder, n'ayant pas de place convenable pour les y conserver. Cela fut un trait de lumière pour l'un de mes garçons, Alexandre C.; car, un beau jour, il me procura l'agréable surprise d'un charmant casier horizontal, qu'il avait inventé et fabriqué lui-même avec beaucoup de goût et d'habileté. Dès lors, je pouvais aisément classer des échantillons de toutes sortes de terrains et de minéraux, avec leurs étiquettes respectives.

(A suivre.)

On ne s'instruit que par l'analyse et l'on ne retient que par la synthèse. (Bacon.)